

Observations sur l'« omphalos archaïque » de Delphes

Jean Bousquet

Citer ce document / Cite this document :

Bousquet Jean. Observations sur l'« omphalos archaïque » de Delphes. In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 75, 1951. pp. 210-223;

doi : <https://doi.org/10.3406/bch.1951.2478>

https://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1951_num_75_1_2478

Fichier pdf généré le 16/07/2020

12

OBSERVATIONS

SUR L' « OMPHALOS ARCHAÏQUE » DE DELPHES

Ἄρ' ὄντως μέσον ὀμφαλὸν
Γᾶς Φοίβου κατέχει δόμος ;
EURIPIDE, *Ion*, 222-223.

Dans la séance du 1^{er} mai 1914 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Maxime Collignon donnait lecture d'une note de Fernand Courby, relative à l'omphalos de pôros que celui-ci venait de découvrir, pendant l'été 1913, au cours de ses dernières recherches pour la publication du temple d'Apollon (1). Les termes de ce rapport préliminaire furent repris presque mot pour mot dans le premier fascicule du tome II des *Fouilles de Delphes, La Terrasse du Temple*, I (1915), p. 69 sq. (2). F. Courby y exposait avec détails les circonstances de la trouvaille, à l'emplacement présumé de l'adyton, donnait une description de l'objet, et, avec réserve, une interprétation des caractères apparemment archaïques qu'il déchiffrait sur la surface hémisphérique de l'« omphalos ». Nous reviendrons plus loin sur cette publication, qui fut généralement acceptée : il y eut cependant quelques réserves rapidement exprimées (3), mais qui cessèrent lorsqu'avec autorité A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 177, salua la trouvaille comme « une des plus brillantes découvertes archéologiques de notre temps ». Non que le savant britannique eût reconnu lui-même l'authenticité de l'objet : il se fondait seulement sur l'examen fait sur place

(1) *CRAI*, 1914, p. 257-270.

(2) Une note aux *addenda* du fascicule précise la forme exacte de la troisième lettre, celle que Courby interprétait comme un *alpha*.

(3) Par P. Roussel, *REG*, 1915, p. 457, sur l'inscription, et par Ch. Picard, *RA*, 1921, I, p. 172 (à propos du livre de F. Poulsen, *Delphi* (1920)), soutenant que l'inscription n'est pas archaïque et que l'objet pourrait être un poids. Cf. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 551, n. 7.

par un voyageur, dont il reproduisait les conclusions dans une note (1). Je la recopie au bas de cette page, pour témoigner que je sais parfaitement à quoi je m'expose en émettant à mon tour des doutes sur l'omphalos archaïque de Courby. Au risque de passer, après d'autres, pour « fou ou malintentionné », je me contenterai de donner les résultats de l'examen critique auquel je me suis livré à Delphes en septembre 1950 sur la pierre elle-même. Le lecteur sera invité d'abord à relire la publication de F. Courby : il y découvrira, car elle est suffisamment explicite (2), pourquoi et comment les circonstances de la trouvaille ont pu abuser le premier inventeur, et tous ceux qui ont utilisé sa publication pour leurs études d'histoire des religions (3).

Il est bon de relire tout d'abord la description du monument (4) : « En septembre 1913, un sondage pratiqué contre le mur Sud de la cella..., dans le renforcement inférieur [s. d. faute d'impression pour *intérieur*] de la fondation, fit apparaître un petit monument de poros en forme d'omphalos, qui reposait debout, contre le parement, sur le remblai provenant des fouilles. Il mesure 0 m. 385 de diamètre et 0 m. 287 de hauteur. Le travail en est assez grossier ; les coups de ciseau du ravalement en sillonnent par endroit la surface. On aperçoit encore çà et là des débris d'un stuc analogue à celui qui recouvrait le poros du temple au iv^e siècle. Dans un canal de section rectangulaire qui le traverse du haut en bas pénètre, jusqu'à 0 m. 105 du bas, une tige de fer plate, tranchante d'un bord, à profil recourbé de ce côté et terminé en pointe, qui a toutes les apparences d'une lame de couteau ; deux clous enfoncés en arrière assujet-

(1) A. B. Cook, *Zeus*, II, 2, p. 1216, d'après une lettre de C. T. Seltman, du 11 janvier 1923 : « In the RA, 1921, I, 172, Ch. Picard attempts to discredit the omphalos found by F. Courby within the temple of Apollo. He suggests that it is perhaps a mere weight and that the inscription may not after all be archaic. But M. C. T. Seltman, who at my request has made a careful examination of the original stone, sends me (Jan. 11, 1923) the following report : « It seems to me that the suggestion of its being a forgery can only be born of madness and malice ! The thing is smaller than one expected it to be, but it is to my thinking impossible that it should be a fake... ».

(2) Il n'est pas question de mettre en doute la qualité du travail de F. Courby, qui tout au long de son volume des *FD* (sans parler de ses autres ouvrages) a fait preuve d'une science et d'une connaissance des pierres dont ses successeurs sur le terrain ont trop souvent profité pour l'oublier, ne fût-ce qu'un instant. C'est au contraire grâce à l'honnêteté de l'archéologue qu'il est possible de critiquer aujourd'hui une toute petite partie de son énorme besogne, poursuivie dans des conditions difficiles, et de suivre le chemin qu'il nous a frayé avec ardeur et compétence.

(3) Contrairement aux habitudes, j'arrêterai ici les indications bibliographiques, qui seront retrouvées facilement par tous ceux qui s'intéressent à la question, tant pour les manuels généraux que pour les articles de détail. Il est inutile de signaler les erreurs, parfois savoureuses, de ceux qui n'ont erré que pour avoir ajouté foi à un monument insuffisamment publié.

(4) *FD*, II, *Terrasse du Temple*, p. 76.

tissaient solidement cette lame. On peut reconstituer ainsi ce qui s'est produit. La cavité recevait une tige (de bois, sans doute, puisqu'il n'y en a plus trace) qu'on a calée, plus tard, d'une manière assez primitive et par des procédés de fortune. — A 0 m. 18 environ du bas court une inscription archaïque profondément gravée, où l'on reconnaît facilement les trois lettres $\epsilon\gamma\alpha$ et, peut-être, dans le signe en z qui se voit à la suite, la lettre ς . On lira donc (suit le fac-simile à l'échelle du tiers) ».

Les photographies prises par Courby présentaient la pierre sous toutes ses faces, et un dessin (fig. 68, p. 79) montrait la place exacte de la lame de couteau et des clous. Dessin beaucoup trop précis à force d'être schématique, et qui trompait en particulier sur la régularité de la forme quasi-hémisphérique, et du canal à section rectangulaire. Il a l'avantage de nous prouver que la lame de couteau était complète jusqu'à la virole (détruite aujourd'hui par la rouille, déjà active sur la portion exposée aux intempéries cf. la fig. 69, p. 80) ; il est clair que le dessin a pu être exécuté sans que la lame fût retirée du canal où elle était coincée (1). Dès 1939, j'ai été frappé par l'air *moderne* de ce couteau, sans d'ailleurs pouvoir justifier cette impression ; on pouvait trouver bizarre aussi que les lettres de l'inscription fussent en partie recouvertes par le « stuc » : l'Epsilon mystique et le nom de la Terre étaient assez impressionnants pour qu'on ne les eût point cachés sous cette couche blanche et épaisse. Enfin le caractère précaire de l'installation, couteau et clous, et le travail grossier de la surface me paraissaient aller assez mal avec cet objet vénérable entre tous : quoique ce fût là une impression subjective, et à laquelle mille réponses pouvaient aisément être faites, je ne me contentais pas non plus de l'explication de Courby à propos de la tige qui traversait l'omphalos (fixation de l'*agrénon* ou des aigles). Je savais aussi qu'on y avait renoncé, pour émettre la théorie d'un omphalos-« inhalateur », placé sur la fameuse dalle aux trous multiples (*FD, ibid.*, fig. 59, p. 67), d'une manière si gauche qu'un plombier de profession n'en eût garanti ni l'étanchéité ni l'efficacité.

Il a fallu se borner à une allusion (2) rapide aux soupçons qui s'étaient éveillés dans mon esprit, et qui n'ont pu être vérifiés qu'en 1950, car

(1) On peut s'assurer que tous les éléments de la description de Courby peuvent être réunis sans qu'on ôte le couteau, que l'on peut toucher assez aisément avec le doigt pour reconnaître son tranchant et ses dimensions.

(2) *BCH*, 1940-41, p. 227, compte rendu de l'ouvrage de H. W. Parke, *The Delphic Oracle* (1939) ; une des planches de ce très utile ouvrage montre l'omphalos de poros placé sur l'omphalos de marbre, au moment des travaux de réfection du Musée en 1937-39. Cette photographie permet de comparer l'échelle des deux omphaloi.

l'omphalos en 1940 fut soustrait à l'examen par les précautions prises au moment de la guerre, et ne fut remis au jour qu'en 1949 (1).

Mon premier soin fut de laver l'objet à grande eau, car c'est un fait d'expérience que le poros humide révèle beaucoup plus de détails. Il est d'un jaune très clair, mat, et d'un grain fin, assez sensible aux coups et même à la rayure de l'ongle, accusant fort bien les traces d'outil. La face



Fig. 1. — L'« omphalos », vu par-dessous.

inférieure, que Courby n'a guère examinée, est fort intéressante. Parfaitement plane à la règle, c'est une face travaillée avec grand soin ; on y voit les traces parallèles d'une pointe ancienne (fig. 1), comme sur les parements des parpaings archaïques qui appartiennent aux trésors du sanctuaire. On y reconnaît par endroits, en mouillant la surface, les débris fort peu étendus d'un stucage antique très fin, actuellement de couleur blanc jaunâtre, mince pellicule qui n'existe pas sur l'« hémisphère ». Cette surface

(1) Ces soupçons étaient déjà réfutés avant de s'être exprimés publiquement, cf. *BCH*, 1940-41, p. 157, n. 3.

est incontestablement antique, mais elle ne peut pas être considérée comme un lit de pose : c'est un parement vertical, *autrefois visible*.

Il est surprenant de constater combien différents sont les caractères de l'« hémisphère », visible *aujourd'hui*. Si nous lui donnons ce nom, c'est pour faire court. En fait, Courby a été frappé dès l'abord par le travail « fruste » et « grossier », et l'irrégularité de la forme ; taillé rapidement et sans aucune adresse, il a pour hauteur 0 m. 28 environ, pour diamètre inférieur de 0 m. 35 à 0 m. 38, suivant les points où la mesure est prise. Sur la surface, au lieu de la mince pellicule de stuc ancien, il reste des plaques épaisses d'un mortier blanchâtre, qui contient de tout petits graviers gris foncé, jaune et rougeâtre, et n'a aucun droit au nom de *stuc*. Il m'est arrivé de manier des morceaux de stuc provenant des cannelures des colonnes du IV^e siècle, — quelques-uns inscrits de graffiti —, et je puis assurer qu'il ne s'agit pas du tout de la même matière. Ce mortier n'est guère ancien ; le lavage le fait gonfler et l'amollit, et on n'a aucune peine à le faire sauter avec un outil assez fin (1). Il s'insinue dans les jambages des lettres, en particulier dans la dernière branche à droite du fameux « epsilon mystique » : il est sûr que, si c'était vraiment un stuc, il les aurait dissimulées. Quel dommage pour une inscription chargée d'un tel sens... Mais nous avons tous, à Delphes, suffisamment démoli de murs du vieux Kastri ou trouvé des restes de fours à chaux (« *asvestogourna* ») pour identifier ce que nos ouvriers appellent généralement du « tsimento », dont l'ancienneté est très relative. Je n'ai plus douté, à partir de ce moment ; l'objet a été utilisé dans un mur moderne, remployé dans une construction de Kastri.

Il n'y avait donc plus de raison de le respecter, et, tout en laissant subsister de grandes plaques comme témoin, j'ai entrepris de nettoyer toute la région de l'inscription pour mieux la photographier. Avec l'aide de l'adroit technicien employé à ce moment à Delphes par M. L. Lerat pour le recollage des vases mycéniens et géométriques, M. Tassos Pantazopoulos (2), j'ai poursuivi ce nettoyage, d'abord avec appréhension, ensuite avec une surprise amusée : car au fur et à mesure que le mortier dispa-

(1) Je signale, pour qui serait tenté de renouveler l'expérience, qu'on ne doit pas se servir de la lame d'un couteau, dont le tranchant peut entamer le poros, mais d'un tournevis ou de l'« ouvre-boîtes » d'un couteau de poche, qui permet une attaque plus douce.

(2) Étaient présents à Delphes à ce moment : M^{lle} Christiane Dunant, membre suisse de l'École, MM. L. Lerat, en mission, et Georges Roux, membre de deuxième année. M. Constantin Touzloukof, notre dessinateur topographe, a fait pour moi le dessin de l'inscription à l'échelle, d'abord d'après l'estampage, puis en ma présence devant la pierre : je puis le donner comme parfaitement exact.

raissait, en révélant le fond des lettres de couleur brune, plus foncée que le poros environnant, nous assurant donc que nous ne « fabriquions » pas des lettres à notre fantaisie, apparaissaient des jambages non signalés jusqu'ici, à l'intérieur de l'Epsilon, puis dans l'espace assez large à sa droite qui le sépare du « gamma », dans le fameux « Epsilon », deux *pi* ligaturés par leur barre horizontale, et dont les hastes verticales étaient séparées

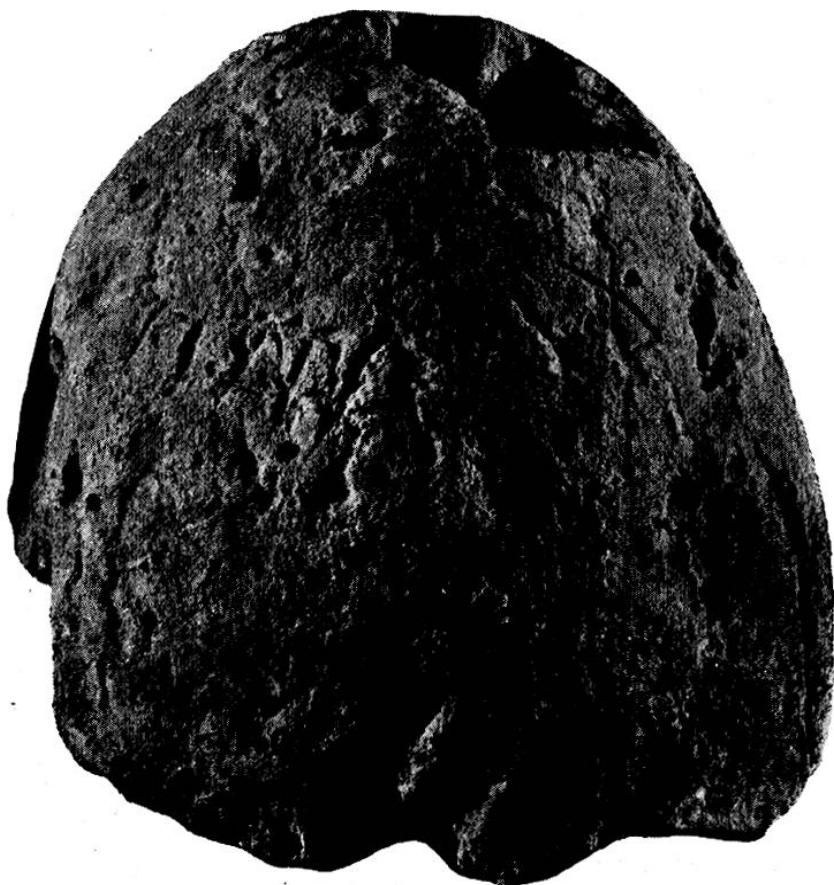


Fig. 2. — L'« omphalos », après nettoyage de l'inscription.

par un *alpha* très net. Un autre *alpha*, de grandes dimensions, était déjà visible sur les photographies de Courby (1) : il occupe toute la région entre les deux premières lettres de Courby. Le prétendu « gamma » est un *lambda*, orné de « pattes » fort nettes sur les documents anciens, et son jambage gauche est traversé par un premier essai malhabile et peu profond, qui a été abandonné immédiatement au profit de la lettre définitive, pour laquelle on a appuyé plus fort sur l'outil. Enfin, le dessin de Courby, même corrigé dans ses *addenda*, rend très mal compte du dernier signe, qui ne

(1) Voir *CRAI*, 1914, p. 268, fig. 3 et *FD*, *l. c.*, p. 73, fig. 64.

saurait être un *alpha*, archaïque ou non. Aussitôt que l'on a commencé à comprendre que l'inscription n'est pas archaïque, il saute littéralement aux yeux que nous sommes en présence du caractère « ligaturé » $O + \Upsilon$, dont la panse est rendue anguleuse par le peu d'habileté du graveur et la rapidité de son travail. Quant au « signe en z » qui suit, ce n'est pas une lettre, mais une série d'éraflures et de trous d'érosion ; on n'y voit pas trace d'outil, et il est beaucoup trop profond pour qu'on tâche de le défendre en formulant une quelconque hypothèse (fig. 2).

On ne lit donc plus : « Epsilon de Gâ », ce qui supprime d'intéressantes exégèses, mais Παπαλου, *Papalou*... — Il faut croire qu'un Kastriote du nom de Papaloukas a écrit son nom sur l'objet (1), avant son remploi dans un mur à mortier (fig. 3).

(1) La manie des *graffiti* existe à Delphes comme ailleurs, et nous possédons maintes inscriptions ou blocs d'architecture qui présentent soit un nom, entier ou tronqué, soit les trois initiales des noms modernes ; ces initiales sont parfois très utiles, dans l'olivette, où elles servent à reconnaître les limites des propriétés. Notre contremaître a l'habitude de peindre, sur les madriers des échafaudages, les trois lettres ΓΑΣ, qui signifient : Γαλλική Ἀρχαιολογική Σχολή. C'est aussi lui qui m'a confirmé qu'une famille *Papaloukas* existe à Delphes ; son représentant actuel est médecin à Athènes.

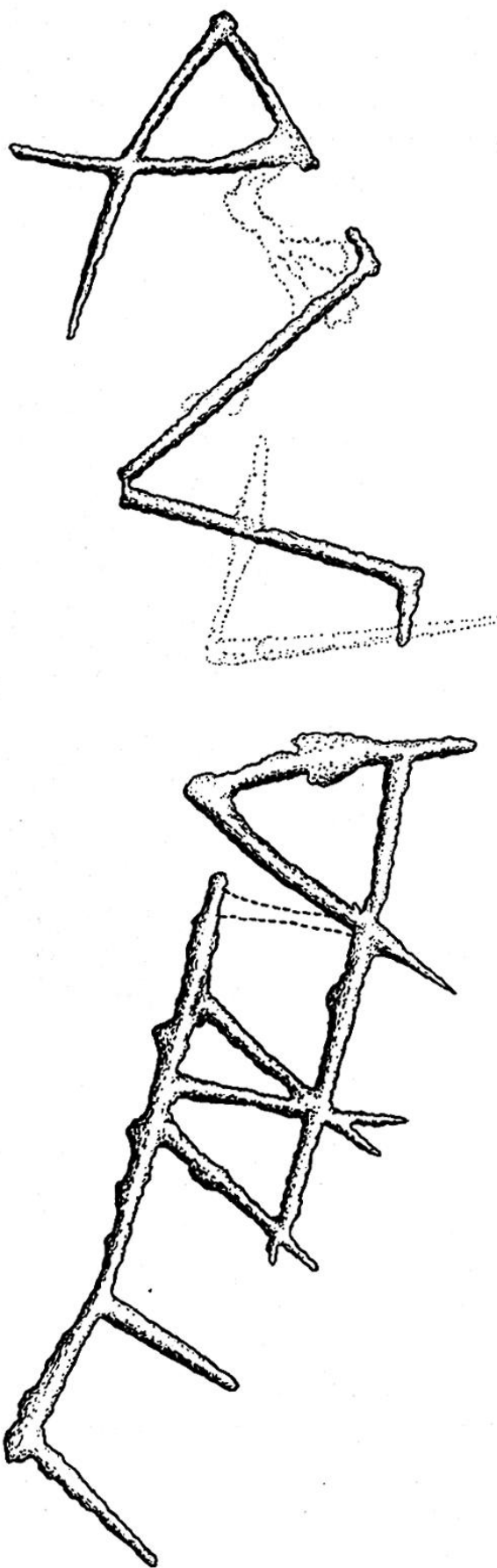


Fig. 3. — Inscription de l'« omphalos » (réd. 875-1000).

* *

La cavité qui traverse l'« omphalos » de part en part est beaucoup moins régulière que ne le fait supposer le dessin de F. Courby. Elle ne suit pas exactement un diamètre (le centre, au « lit de pose », est à environ 0 m. 20 d'un côté, 0 m. 17 ou 0 m. 18 de l'autre, même en tenant compte des cassures) ; sa section, au bas, est de 35 × 50 millimètres au maximum, 30 × 42 au minimum ; la percée utile est au plus de trois centimètres sur quatre. Le trou a été foré très grossièrement, il n'est même pas tout à fait droit, car on l'a commencé par les deux bouts pour rejoindre tant bien que mal les deux perforations vers le milieu. On a pu, comme pensait F. Courby, y introduire une tige d'un peu moins de 3 × 4 centimètres, mais ce n'est pas parce qu'il n'en existe plus trace qu'on doit la supposer de bois : elle a pu être métallique et disparaître tout aussi bien, et sa dimension présumée (un peu moins de 3 × 4) ne saurait nous renseigner sur sa nature. Pour la caler, sans aucun doute, a été enfoncée d'en haut, et de force, la lame d'un couteau dont le manche n'existait déjà plus, hors de service ; large au minimum en haut — ou du moins ce qu'il en reste aujourd'hui — de 35 millimètres, elle va en s'évasant du côté du tranchant jusqu'à 45 millimètres, et finit en pointe, à 10 centimètres environ du « lit de pose ». La lame mesure encore 27 centimètres de long, quoique tordue en haut (1), et à l'opposé du tranchant est épaisse de 5 millimètres. Elle a été enfoncée dans le trou qui était un peu trop petit, et elle a mordu dans le poros tendre, qui a été tranché sur un centimètre environ. Aussi était-elle coincée par son tranchant, qui avait légèrement rouillé : voilà pourquoi personne n'avait jamais osé l'enlever pour la nettoyer. C'était tout de même intéressant : on ne rencontre pas si souvent un couteau antique (couteau du sacrificateur, a supposé un érudit) ! De plus, ce couteau est lui-même calé par deux gros clous à tête, clous de charpentier, d'environ 7 à 8 millimètres de section, longs d'environ 12 à 14 centimètres. L'un était un peu plus enfoncé que l'autre, qui dépassait d'environ 8 centimètres. La pointe du premier est tordue, celle du second écrasée et ouverte. Enfin, j'ai retiré du trou un autre morceau de fer, uniformément large de 35 millimètres et épais d'un millimètre et demi ; il est tordu et incomplet aux deux bouts, mais il en subsiste une longueur de 16 centimètres. Ce doit

(1) Elle n'est donc pas d'acier, qui se serait cassé et non tordu, mais de ce métal artisanal nommé « *aisalosidero* ».

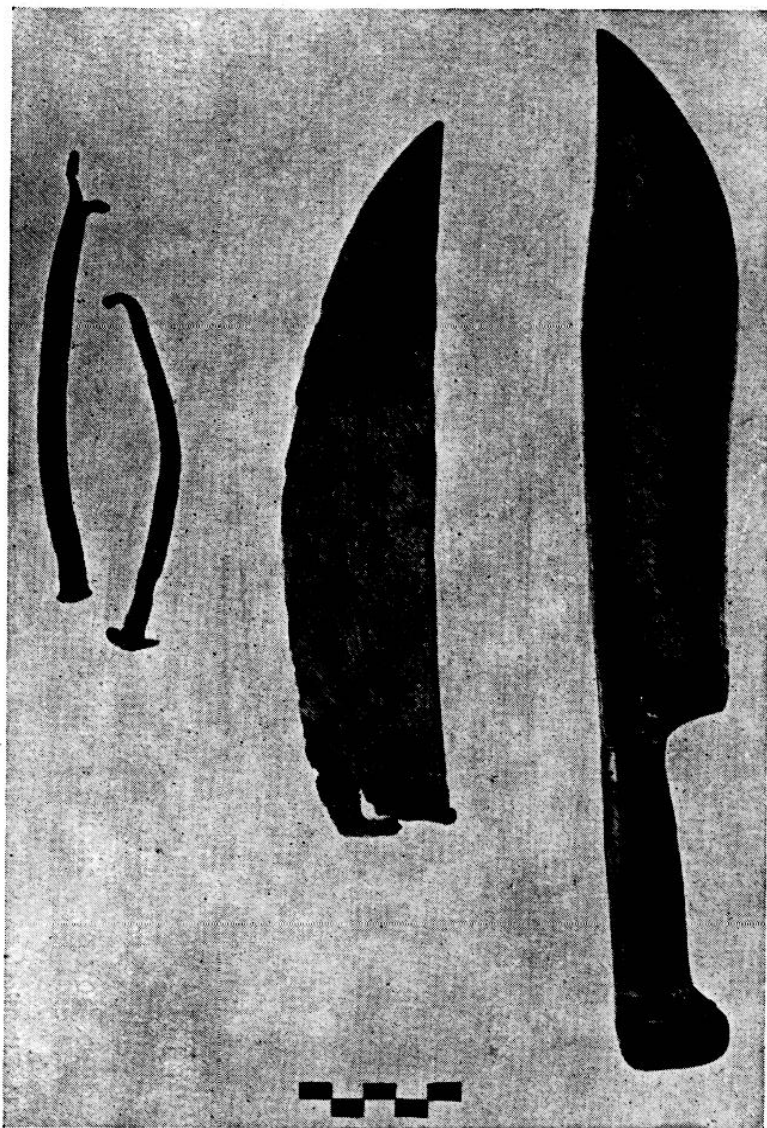


Fig. 4. — Le couteau (au centre) et les clous.
A droite, pour comparaison, un couteau daté de 1887.

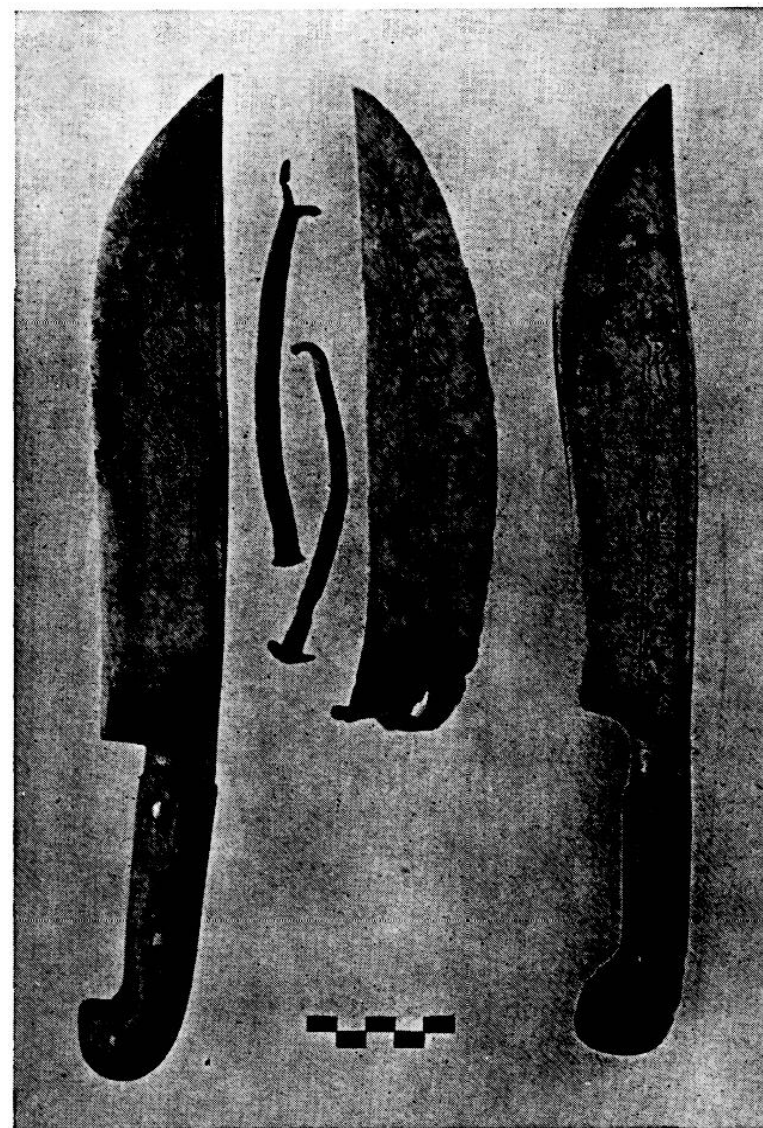


Fig. 5. — Le couteau de l'omphalos
entre deux couteaux modernes.

être un fragment de cercle de barrique : les Delphiens emploient pour leur vin des tonneaux qui contiennent 400 ou 500 oques, cerclés par un *stephani* qui a ces dimensions. Pourquoi ne le voit-on pas sur les photographies de Courby, pourquoi n'en est-il pas question dans son texte ? A-t-il fait exprès de ne pas en parler ? Ou le devons-nous aux scrupules conservateurs de notre vieil ami Condoléon ? Je n'ai pas résolu ce petit problème.

En protégeant la pointe par un morceau de bois, Tassos Pantazopoulos a retiré la lame sans grande difficulté, et sans endommager le poros. Elle n'était pas très rouillée, les clous non plus, et un simple nettoyage à la brosse a fait apparaître les dessins géométriques visibles sur les deux côtés de la lame, recouverte d'une belle patine dorée (fig. 6). Mais le plus révélé-



Fig. 6. — Le couteau, nettoyé, avec la date : 1860.

lateur a été l'inscription gravée d'un côté : après un nom indistinct, on déchiffre avec une grande netteté la date : 1860.

J'ai alors demandé au contremaître de me procurer au village quelques exemplaires de ces couteaux ou *χαντζάρια* (khandjars), que les vieux pallikares portaient passés à leur ceinture (*σπάχι*). L'un de ces couteaux (fig. 5 à gauche) est orné sur la lame de dessins, rinceaux de feuilles, avec le nom du propriétaire et la date : *K. Stamatiou, 1730*. Le manche est fait de corne grise. L'autre, au manche de corne rougeâtre, présente d'un côté la date et le lieu d'achat : 1887 *Ἀγόργιανη* (Agoriani est proche du site antique de Lilaia, au N. du Parnasse) ; de l'autre côté le nom du propriétaire : *K. Komlis*. Nous connaissons bien tous ces noms, qui se retrouvent le samedi sur les feuilles de paie du chantier de fouilles. De chaque côté de la lame, est gravé avec assez d'esprit un oiseau qui s'envole d'une branche. M. Emil Seraf a photographié pour moi ces différents *khandjaria* sur la même plaque, afin de montrer que les dimensions sont les mêmes que celles de la lame retirée de l'« omphalos » (fig. 4 et 5).

Le couteau de 1860 était déjà hors d'usage lorsque sa lame a servi à caler la tige métallique (ou de bois) dans le canal. Le morceau de poros a plus tard encore été arraché de la construction à laquelle il appartenait et utilisé pour une édification, ou une réparation dans un mur quelconque du vieux Kastri : tout porte à croire que ce fut peu de temps avant le commencement des grandes fouilles en 1892. Les dates sont ici indiscutables, et constituent historiquement une parfaite « fourchette ». Comment l'« omphalos » est-il parvenu dans le fond de l'adyton du Temple ? Il est impossible de raconter son histoire, où doit intervenir un hasard malin, qui a suffi à abuser l'auteur de la découverte. Ce qui est sûr est déjà assez extraordinaire pour qu'on évite de gâter les éléments incontestables par une explication hypothétique. Il suffira de rappeler que la terrasse du temple était couverte de maisons, dont les fondations étaient établies sur le réseau de lambourdes reconnu par les premiers archéologues qui en firent la prospection. La fouille fut difficile, à cause des bouleversements considérables opérés à travers les siècles, de la taille et du nombre des poros, des calcaires et des marbres, souvent étrangers au Temple lui-même, qui furent trouvés épars sur le site : dans ce désordre inévitable, il est admissible que le morceau de poros ait roulé à l'endroit où le montre la photographie dont le témoignage est invoqué par Courby (1), et qu'il est inutile de récuser. Quelqu'un l'a sûrement examinée, puis *rejetée comme non antique* : car Courby explique parfaitement qu'il l'a découverte non plus dans la position renversée où la montre le document, mais « debout, contre le mur, soigneusement posée sur un remblai tassé », remblai « provenant des fouilles ». C'est pour cette raison qu'il ne risqua d'abord « aucune hypothèse sur son origine » et qu'il ne considéra la pierre que « comme une copie de l'omphalos primitif ». « Le chef de chantier m'a déclaré, disait F. Courby dans la note lue à l'Académie, qu'il ne l'avait signalée à personne parce qu'il la croyait sans valeur, et qu'il l'avait en conséquence abandonnée sur le lieu de trouvaille. C'est là qu'elle a été ensevelie, quand l'éphorie grecque combla le fond du naos » (2).

(1) *FD*, I. c., p. 49, fig. 47, assez indistincte dans la reproduction des *Fouilles* (École Française d'Athènes, A 167).

(2) Le texte des *FD*, p. 77, explique de façon légèrement différente : « Renseignements pris, c'est par la faute d'un chef de chantier que le monument a été réenfoui, presque aussitôt après avoir été déblayé ». Je suppose qu'en effet le contremaître, plus au courant que l'archéologue des détails de la vie du Kastri du XIX^e siècle, avait compris ce que nous devinons aujourd'hui seulement : il est bien possible qu'il n'ait pas voulu ensuite contrarier Courby, et lui ait répondu de manière à le satisfaire tout en s'excusant de son mieux. — J'ai peine à comprendre ce que

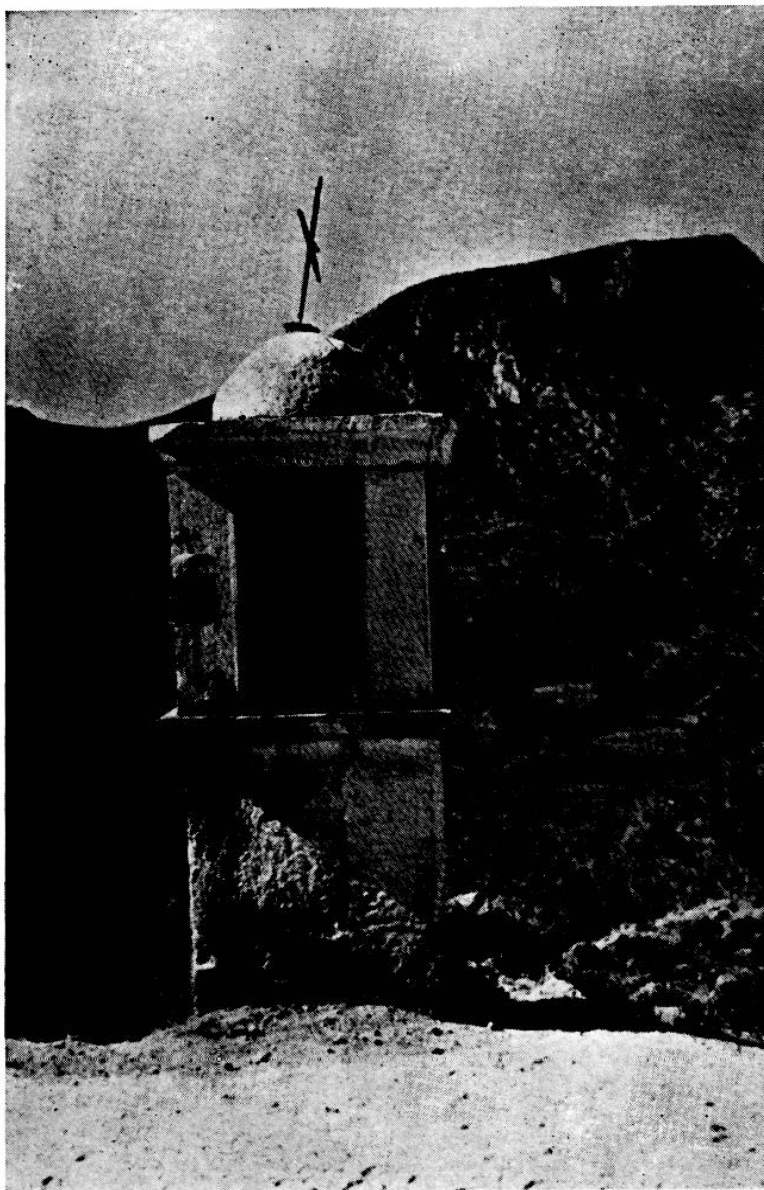


Fig. 7. — Iconostase de la Vierge,
au-dessus du gymnase.

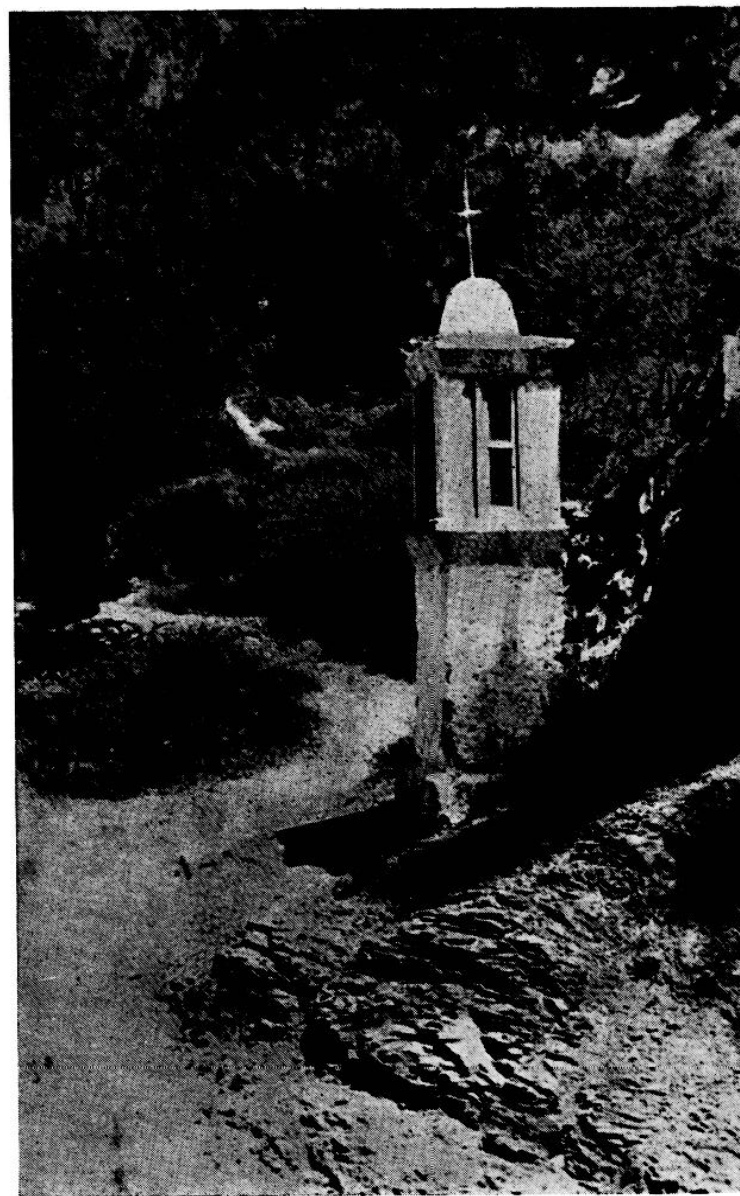


Fig. 8. — Iconostase de saint Théodore,
dans le ravin au-dessous de Castalie.

Ainsi s'est créée la conviction « dont on se défend d'abord, mais qui s'impose impérieusement ensuite », imposée à son tour par Courby aux savants qui ont utilisé son ouvrage. « Tout compte fait, concluait sa note à l'Académie, les conclusions attendues ne sont pas toujours, même en archéologie, les conclusions vraies ». Nous aurons avantage à reprendre cette observation pour notre usage.

* * *

Est-il possible d'expliquer à présent la destination de cet hémisphère de poros ? Il existe, au-dessus du gymnase, un petit édifice d'environ deux mètres de haut, qui sur le versant sud de la route d'Arachova commémore le souvenir du monastère de la Panaghia, autrefois installé sur le site du gymnase. On en trouve un autre, du même type, dans le chemin qui mène vers l'église de la Vierge, bâtie dans l'olivette près d'une source et de magnifiques noyers : il est sous Castalie, à l'endroit où le chemin traverse le ravin (fig. 7 et 8). Ces « *proskynitaria* », moins bien appelés iconostases par les habitants eux-mêmes, sont formés d'un bâti analogue à un cippe, supportant quatre montants qui constituent un tabernacle renfermant l'icone et la veilleuse. Une plaque sert de couronnement, et soutient une pierre taillée en *coupole* à la mode orthodoxe, dans laquelle la croix chrétienne est plantée. Je ne doute pas que notre « omphalos » ne soit une « antique » coupole de proskynitari, de même dimension que celles qui existent encore. La tige qui y était enfoncée et calée par le vieux khandjar et les clous est celle d'une croix de bois ou de fer ; ces petits monuments sont l'objet de soins constants de la part des Kastriotes, qui y maintiennent en permanence une lampe à huile, et les renouvellent quand ils tombent de vétusté. Il en est de même dans les villages grecs, où ces pieuses fondations servent à rappeler le souvenir d'une chapelle démolie, ou se dressent sur les chemins, à la sortie des agglomérations, tout à fait comme les calvaires ou les croix de mission dans les chemins français. Il est tout à fait normal qu'un monument de cette espèce ait été dressé dans le vieux Kastri, et que l'on se soit servi pour tailler sa coupole d'un parpaing de poros archaïque, dont le parement très bien dressé a servi de lit de pose.

veut dire la phrase répétée CRAI, p. 269 et FD, p. 77 : « le monument renversé, tel qu'il avait dû rouler dans une chute *normale* (?), quand *s'effondra* le sol qui le portait ». Il ne peut y avoir eu d'effondrement dans cette portion de terrain, sinon au temps des fouilles, ou à la rigueur lors de l'établissement de fondations pour une maison de Kastri. On ne peut songer, ni à la destruction du Temple, ni aux réfections du iv^e siècle.

Il n'y a pas d'autre explication, à mes yeux, de la différence de travail entre ce parement finement stuqué et la surface courbe où fut écrit le nom de Papaloukas (1).

Je rappellerai en terminant qu'il existe un autre omphalos à Delphes (en plus de la copie romaine en marbre recouverte des mailles de l'*agrénon*), en calcaire, découvert « contre le mur derrière le trésor des Athéniens » (2) ; il est encore au Sud-Ouest du Trésor. On s'est contenté de le signaler sans l'étudier particulièrement (3) : peut-être est-il tombé en droite ligne de la terrasse du Temple. Il y avait sûrement plus d'un omphalos à Delphes : celui-ci permettra-t-il de reprendre la question ? Mon dessein en tout cas s'arrête ici : aux historiens des religions d'en tirer les conclusions nécessaires.

Rennes, décembre 1950.

Jean BOUSQUET.

(1) Je m'excuse d'avoir l'air de raconter tous les « potins » du village de Delphes : mais il me paraît instructif que notre ami Condoléon ait jadis rapporté des ruines d'une chapelle de Saint-Athanase, un peu plus loin que le Logari sur la route d'Arachova, un autre « omphalos » — en conglomérat rouge celui-là — qu'il entreposa dans le Musée ; il n'est pas percé d'un trou, mais porte seulement en haut une petite cuvette.

(2) Journal des fouilles au 13 juin 1893.

(3) E. Bourguet, *Ruines de Delphes* (1914), p. 248, n. 1, fig. 31 ; F. Courby, *FD*, II, *Terr. Temple*, p. 70, n. 4 ; *Hesperia*, 1937, p. 112, n. 1.